



Berlin, terre promise des nomades numériques

Reportage La capitale allemande est une destination prisée des jeunes créatifs et entrepreneurs européens séduits par une ville cosmopolite, verte et artistique

« CERTAINS LORNGAIENT DES PROFILS BIEN SPÉCIFIQUES DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES. ILS ONT RÉUSSI À LES RECRUTER EN LEUR PROPOSANT DE VENIR TRAVAILLER DANS UN CADRE D'EXCEPTION »

MATHEU BILLARD
 fondateur de Gustave Collection

majorité des jeunes sondés pour cette étude plébiscitent des postes attribués pour chaque employé, un lieu accessible à volonté, situé en centre-ville, avec des espaces hybrides adaptés pour des activités extraprofessionnelles. Autant de cases cochées par les espaces de coworking premium, qui séduisent également par leur élitisme, analyse Manuelle Malot : « Un peu comme les graduate programs [programmes d'études supérieures], ces endroits donnent aux jeunes le sentiment de faire partie d'un petit club d'élus, c'est du "co-networking" plus que du coworking. »

Certains établissements poussent à l'extrême leur souci de distinction. En entrant chez Gustave Collection, on baisse naturellement le volume de la voix, on ouvre grand les yeux et les narines. Les bâtiments disposent de leurs propres signatures olfactives, une pour les vestiaires et les sanitaires, l'autre pour les espaces de travail. On y trouve aussi une salle de sport, un sauna, un hammam, des aménagements intérieurs imaginés par un architecte de renom, des majordomes et un restaurant opéré par la maison Le Taillevent, doublement étoilée. Le tout, à quelques pas de la place Vendôme.

LISTE D'ATTENTE

« Je ne comprenais pas comment les grands patrons pouvaient dépenser autant d'argent en vacances dans de grands hôtels, pour ensuite retourner dans leur tour à la Défense. J'ai donc appliqué les codes des palaces aux espaces de travail », raconte Mathieu Billard, qui a fondé Gustave Collection en 2021. Ses clients, essentiellement issus du monde du luxe, des fonds d'investissement et des banques, paient entre 2500 et 3500 euros par mois pour un poste de travail. « Certains lorgnaient des profils bien spécifiques depuis plusieurs années. Ils ont réussi à les recruter en leur proposant de venir travailler dans un cadre d'exception. Il faut se mettre sur liste d'attente pour nous rejoindre. » Le réseau compte aujourd'hui deux établissements et en ouvrira deux autres en 2025.

Avant de fonder Gustave Collection, Mathieu Billard travaillait chez Regus, un des leaders mondiaux de l'aménagement de bureaux. Il retrace l'évolution du secteur : « Le mot coworking est arrivé en France en 2015. Ces espaces ne s'adressaient initialement qu'aux start-up, aux jeunes entrepreneurs, aux travailleurs nomades, et très peu aux corporates [les salariés] et aux maisons de luxe. On oubliait un pan entier de la population, en considérant qu'elle n'avait pas besoin de flexibilité. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. » Les premiers espaces de coworking en France, comme la Cantine à Paris, répondaient à l'essor de travailleurs indépendants en quête de modalités de travail différentes, confirme François-Xavier de Vaujany, professeur à l'université Paris Dauphine-PSL : « On y trouvait beaucoup de jeunes, des pompes à bière, des soirées, une ambiance un peu campus. Le coworking répondait aussi à un besoin de maintenir une convivialité propre au monde étudiant, tout en basculant dans autre chose. »

Petit à petit, avec la montée en gamme des start-up et la généralisation du télétravail à la suite de la pandémie, le coworking se professionnalise et élargit son public : on passe des freelance et des jeunes pousses aux entreprises, analyse encore le spécialiste de théories des organisations et d'histoire du management : « On est loin de la culture militante et alternative des premiers coworkings. On se fiche de la pompe à bière et de l'ambiance campus, on réclame des services premium. » Après des débuts sous le signe de la camaraderie, le coworking embrasse pleinement les codes du capitalisme. ■

MARGHERITA NASI

BERLIN - envoyé spécial

Du Wi-Fi gratuit et du café haut de gamme, le tout dans une salle moderne : la recette fait carton plein à Berlin. Les établissements de ce type ont poussé comme des champignons dans les anciens quartiers populaires de la ville, depuis une dizaine d'années. Ils côtoient désormais les doner kebabs et les épiceries bon marché. « On doit bloquer des tables sans ordinateur, sinon les gens qui ne travaillent pas ne rentrent même pas », déclare en soupirant, dans un anglais parfait, le serveur de The Visit, à Kreuzberg. Avant la chute du Mur, ce quartier accueillait péle-mêle artistes fauchés, punks anarchistes et immigrants turcs. Aujourd'hui, en pleine gentrification, il voit arriver les free-lances et « nomades numériques » qui sont nombreux à y émigrer, comme un peu partout dans le centre de la capitale.

Ces graphistes, vidéastes, experts en marketing numérique ou entrepreneurs souhaitent échapper à une vie de bureau classique, perçue comme morne et aliénante. « Le CDI, quel enfer ! Cinq jours par semaine au même endroit, non merci », s'exclame Magdeleine (elle n'a pas souhaité donner son nom de famille), 24 ans. Elle a emménagé à Berlin avec deux amies après des études de design graphique à Paris. « On savait que ça bougeait beaucoup à Berlin sur le plan artistique, alors on s'est lancées en free-lance ici. Chacune a un job à côté pour démarrer », poursuit la Française qui habite en colocation dans le quartier de Friedrichshain, dans le centre de la capitale.

Le mode de vie qui combine voyage et travail à distance est devenu courant ces dernières années, d'autant plus depuis la pandémie de Covid-19. « De nombreux jeunes diplômés souhaitent l'essayer en entrant sur le marché du travail », explique Olga Hannonen, chercheuse en mobilités à l'université de la Finlande orientale. Ils veulent avoir la liberté de choisir leur lieu et leurs horaires de travail. Ils s'installent dans des villes où le coût de la vie est moins élevé, et choisissent les quartiers les plus touristiques et attractifs. Cette mode a vraiment explosé depuis le Covid-19. À l'échelle mondiale, ils auraient été 40 millions début 2023, selon la Confédération mondiale du voyage pour la jeunesse, étudiants et éducatifs.

À Berlin, on compte beaucoup de nomades aux métiers créatifs. La

connexion entre les jeunes de toute l'Europe », raconte avec émotion Ben McGettigan, 27 ans, qui télétravaille dans un grand café Wi-Fi à Kreuzberg. Son employeur, une agence événementielle anglaise, le laisse travailler d'où il veut. « J'adore la musique, je suis aussi pianiste. Berlin a gardé une ambiance indépendante, avec beaucoup de petits concerts. On fume à l'intérieur des bars, on s'éclaire à la bougie », raconte Ben, qui habite avec sa petite amie et voyage régulièrement en sa compagnie.

Le jeune Britannique ne parle pas un mot d'allemand. Les cours de langue lui semblent superflus tant l'anglais est courant dans toute la ville. Le café huppé qui l'accueille, de la carte à la signalétique, n'affiche rien dans la langue de Goethe. Un phénomène spécifique à la capitale : « Dans le sud de l'Allemagne, les gens sont plus attachés à leur langue. Ils refusent parfois de parler anglais avec les étrangers, même s'ils en sont capables. Les Berlinois sont plus ouverts à l'anglais », juge Chris Zimmermann, 28 ans, qui mène une entreprise de design de produits numériques. Ses parents ont grandi en Allemagne, mais l'ont élevé en Asie et en Amérique du Nord. Chaque semaine, il organise une session de travail collective pour briser la solitude du télétravail.

Autour d'une limonade en face de Checkpoint Charlie, l'un des anciens

postes-frontières qui marquaient la division de la capitale pendant la guerre froide, Chris étale ses voyages avec l'aplomb de celui qui a roulé sa bosse. « Je suis beaucoup allé à Bali, où il y a une grosse communauté de nomades. Ça n'a rien à voir avec Berlin : les discussions sont superficielles, les gens restent cloîtrés dans les résidences de coworking. Ici, on peut créer un vrai lien avec les Allemands et les autres internationaux dans la ville », expose l'entrepreneur. Il note que Berlin est plébiscitée par les nomades européens, car, pour les extracommunautaires, le visa allemand est moins facile à obtenir que dans d'autres pays d'Europe comme le Portugal ou la Croatie, par exemple. De plus, le coût de la vie a fortement augmenté.

UNE VILLE GENTRIFIÉE

Il semble bien loin le temps où 500 euros par mois suffisaient pour vivre à Berlin. « En coloco à trois dans un bon quartier, on paie chacune 600 euros par mois, expose la Française Magdeleine. Les Allemands que je connais paient autour de 400 euros par mois pour des appartements plus grands dans le centre, car ils connaissent plus de gens sur place. » La ville, qualifiée de « pauvre mais sexy » par son maire, en 2003, Klaus Wowereit, s'est gentrifiée à une vitesse éclair. Le prix moyen d'un appartement dans

le quartier central de Mitte a été multiplié par cinq en trente ans, atteignant les 2500 euros le mètre carré aujourd'hui.

« Les nomades numériques contribuent au processus de gentrification, même s'ils n'en sont pas les seuls responsables, explique la docteure Olga Hannonen. Les espaces de coworking, les logements de court terme qu'ils utilisent transforment la ville et font monter les prix. »

La vie de nomade est comme un long voyage, et il vient un moment où l'on rentre au bercail. Souvent, c'est pour se rapprocher de sa famille ou de ses amis. Ou bien, parfois, par attachement à un partenaire amoureux qui cherche une vie plus stable. « Je ne pense pas rester à Berlin cette année, c'est trop déprimant l'hiver, et c'est si peu dense qu'on se sent vite seule dans les rues. Je vais encore voyager un peu, je pense, avant de me poser », se projette l'ex-Parisienne Magdeleine. Ben, le jeune Anglais fan de musique, remue ciel et terre pour obtenir un passeport irlandais. « J'ai l'impression que la Brexit a amputé ma génération de sa liberté de voyager, je voudrais réintégrer l'UE. J'ai l'âge d'or pour explorer, je compte bien en profiter », conclut-il, enthousiaste. Tous deux continueront donc leur route, tant que le Wi-Fi sera bon et que le mal du pays ne pointera pas le bout de son nez. ■

MATÉO PARENT

« J'AI EU UN COUP DE FOUDRE. IL Y A ICI UNE VRAIE CONNEXION ENTRE LES JEUNES DE TOUTE L'EUROPE »

BEN MCGETTIGAN
 Britannique de 27 ans

capitale allemande a en effet été une caisse de résonance pour de nombreuses contre-cultures, comme le street art des années 1980 ou la techno des années 2000. « Les gens sont très libres et s'affirment, ils n'ont pas peur de s'habiller bizarrement », note Paulina (qui n'a pas souhaité donner son nom de famille), 24 ans, en sirotant un cappuccino. Cette graphiste indépendante travaille souvent depuis le même café en bas de chez elle, à Kreuzberg. « En Russie, d'où je viens, ce ne serait pas toléré. En tant qu'artiste, cette liberté est très importante pour s'exprimer. J'y puise mon originalité, et c'est aussi ce que mes clients viennent chercher », poursuit celle qui gagne entre 1500 et 3000 euros net par mois.

Berlin est aussi prisée pour son aspect cosmopolite. « Quand j'ai visité la ville, il y a quelques années, j'ai eu un coup de foudre. Il y a ici une vraie

Parce que si nous voulons changer le monde, il faut bien commencer quelque part.

ESCP BUSINESS SCHOOL

IT ALL STARTS HERE BERLIN | LONDON | MADRID | PARIS | TURIN | WARSAW

*Tout commence ici